



# TABLE 12

ATHENAÏS

Athénaïs

Table 12

© Athénaïs, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-9808-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Remerciements à SP pour son aide et son soutien...*

# CHAPITRE 1

## Le Petit Prince

L'année 1933 avait été riche en événements, comme tant d'autres années auparavant. Hitler avait été élu chancelier du Reich en début d'année. Le pacte de la Petite-Entente avait été signé entre la Roumanie, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie, en février. Le même mois aux États-Unis, Sir Malcom Campbell avait battu son record de vitesse automobile à Daytona. Le Japon avait quitté la Société des Nations en mars et Einstein avait fui l'Allemagne. En août, on avait enregistré un pic à 57,8°C au Mexique. En septembre, l'Italie et l'URSS avaient signé un pacte de non-agression. En novembre, l'heureux premier gagnant de la loterie nationale française avait empoché pas moins de 5 millions de francs ! et on avait décerné le prix Goncourt à André Malraux pour *La Condition Humaine*.

Pendant ce temps, à Paris, Joshua Eisner continuait à rédiger ses nouvelles sur un coin de table du café Procope en enchaînant les tasses de breuvage noir, sans jamais consulter sa montre au cadran doré. Il était connu pour passer ses journées dans cet établissement où d'illustres personnages s'étaient croisés bien avant lui. Il régnait ici une âme sans égale qui avait tout de suite séduit le jeune Américain, fils – donc héritier – d'une importante entreprise basée à New-York qui ne l'avait jamais intéressé, au grand désarroi de son père duquel il avait tenu à s'éloigner, et l'Europe lui avait alors paru un attractif Eldorado.

Joshua parlait couramment français, avec cependant un accent outre-Atlantique solidement enraciné qui le trahissait au premier mot. Il était élégant et portait toujours une cravate, ainsi qu'une cigarette au coin de ses fines lèvres. Les traits de son visage étaient secs, ses cheveux blond cuivré se crantaient sur son crâne et son regard luisait d'un intense bleu vif. Il plaisait beaucoup à la gent

féminine sans vraiment s'en rendre compte, trop obnubilé par ses manuscrits qui devaient être publiés chaque semaine.

Il était midi cinq lorsqu'il fut rejoint par son ami, David Hansmann. Il était plus vieux que lui, plus corpulent aussi, et sûrement plus sage avec deux fillettes, un fils et une femme à la maison. Joshua ne se détourna de sa paperasse que pour lui serrer la main.

« Alors ? Ça avance ?

— J'ai l'impression d'être un peu en perte de vitesse, admit l'Américain.

— Tu devrais te prendre des vacances. Je ne me fâcherai pas si tu ne me livres pas de nouvelles pendant une ou deux semaines ; le journal a un tas d'autres rubriques.

— Tu as la dernière critique ? » s'enquit Joshua comme s'il n'avait pas entendu la remarque.

David fouilla dans les poches de son long manteau une feuille de papier repliée sur elle-même pour la donner à son jeune ami qui prit aussitôt connaissance de son contenu. Il adorait les critiques de cet anonyme qui était toujours d'une franchise décoiffante. Il ne l'avait jamais rencontré et ignorait son nom.

« Tu vois, même lui a noté que j'écrivais moins bien ces derniers temps.

— C'est juste un coup de mou, le rassura David. C'est juste une mauvaise année, ça passera.

— Tu as eu des nouvelles de Justine et de sa famille ?

— Ils voulaient quitter le pays, mais ils se sont fait rattraper par des officiers nazis. C'est que ça n'a pas l'air d'être des rigolos, ces types-là !

— Qu'est-ce qu'ils vont faire ?

— Que veux-tu qu'ils fassent ? Tant qu'ils ont le droit de travailler, ils travailleront. Ils vivent dans une sorte d'incertitude permanente et ma cousine craint de ne plus pouvoir m'écrire... Les restrictions s'enchaînent.

— Quelle folie !

— Et toi, tu as appelé ta mère ?

— Avec le décalage horaire, je n'arrive pas à trouver le bon moment, se défendit Joshua en daignant enfin ranger ses écrits sur la banquette pour laisser la serveuse apporter les deux râbles de lapin.

— Tu te trouves de fausses excuses ; cela fait une éternité qu'elle n'a pas entendu le son de ta voix !

— Ainsi soit-il. »

Ils finirent de déjeuner aux alentours de treize heures et Joshua accepta d'emboîter le pas de David jusque sur les quais de Seine. Ils y déambulèrent paisiblement, évitant au passage un gros chien aux babines baveuses derrière lequel son maître courait comme un dératé.

« Tu n'as donc jamais eu l'intention de rentrer chez toi ? demanda David avec la préoccupation d'un ami inquiet. Tu aurais un travail et l'avenir devant toi.

— Parce qu'ici je n'ai pas d'avenir ? répliqua Joshua. Je gagne décemment ma vie pour l'instant et il ne me manque rien. Tu me connais : je suis un utopiste, et je n'ai pas envie de retourner dans un pays qui s'est construit avec le sang des Peaux Rouges et la sueur d'esclaves africains tout en brandissant le fanion de la liberté.

— Parce que tu trouves la France plus exemplaire pour avoir instauré la démocratie à la guillotine ? Écoute, je sais que tu n'es pas du genre à suivre les informations, mais je peux t'assurer que ce que me relate ma cousine sur la situation en Allemagne est très grave, surtout pour des gens comme nous !

— Alors pourquoi *toi* tu restes ici, avec tes enfants ?... Ce qui se passe, c'est en Allemagne ; on ne verra jamais cela en France. »

David le dévisagea, dubitatif. Il savait que le jeune homme qu'il avait en face de lui était généralement peu sensible aux sujets sérieux et préférait largement se concentrer sur les futilités de la vie. C'était ainsi qu'il avait grandi, dans l'insouciance et le confort. Mais le directeur du journal continua d'un ton grave :

« Justine est convaincue que leurs jours sont comptés. Les Nazis sont des gens dangereux qui prônent la civilisation germanique comme la seule valable. Ils ont un idéal qu'ils sont prêts à défendre en répandant le sang. On dirait... une secte à

grande échelle !

— L'Allemagne n'est pas une force militaire majeure, fit observer nonchalamment l'Américain, n'importe qui leur botterait le cul en moins de deux.

— Ta mère me supplie de te renvoyer auprès d'elle, et je lui réponds systématiquement que je fais du mieux que je peux pour te convaincre de retourner là-bas.

— Elle est au courant que j'ai vingt-sept ans ? Je n'ai plus besoin de ma *mummy* pour me sentir en sécurité.

— Ne sois pas aussi sarcastique, Joshua. Il se passe des choses en Europe, des choses atroces ! Le monde est en train de changer !

— Je ne m'intéresse absolument pas à la politique, David, pourquoi est-ce que tu t'évertues encore à me parler de ces dictatures qui fleurissent un peu partout ? Je suis sur le sol d'une démocratie stable et j'appartiens à une démocratie stable ; je ne vois pas où est le problème.

— Le problème c'est que tu es un égoïste rivé sur ton bonheur personnel quotidien, sans voir plus loin que le bout de ton nez, et que je ne te parle pas de politique mais d'idéologie anti-juifs... anti-*nous* !

— Il y aura toujours des gens pour ne pas aimer les autres.

— Je ne te comprends pas, Joshua, je ne comprends pas comment tu peux prendre ça à la légère !

— Peut-être parce que je ne me sens pas juif.

— Et cette étoile en or autour de ton cou que tu caches sous tes chemises ?

— C'était un cadeau de ma mère ; j'ai quand même le droit de garder ça, non ?

— Ton dédain est révoltant ! »

Le soleil brillait derrière un ciel voilé. Les deux hommes prirent place sur un banc à l'ombre d'un platane et observèrent les péniches. Au bout d'un long silence, Joshua finit par déclarer, sur un ton anormalement monocorde en allumant son éternelle cigarette :

« Je n'ai peut-être tout simplement pas envie d'y croire, c'est tout. »

David l'observa un instant.

« Tu devrais. »

L'Américain eut l'air songeur. Son ami lui pardonna de se montrer si désinvolte sur la question nazie.

« Pourquoi crois-tu que je n'arrive plus à écrire, en ce moment ? reprit le jeune homme dont le rictus permanent s'était envolé. Je n'ai juste pas envie de voir mon avenir s'assombrir, j'ai besoin de me bercer de l'illusion que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tu me connais, je suis un incorrigible idéaliste.

— Tu devrais appeler ta mère.

— Et l'entendre s'angoisser pour moi ? Non, merci.

— Tu n'es pas obligé de rentrer tout de suite au pays, poursuivit David, tu pourrais très bien la rassurer et lui dire que tu ne rentreras que si tu vois que la situation dégénère vraiment.

— Mmh... »

Mais Joshua était un rêveur, un créatif qui s'enfermait trop régulièrement dans son imaginaire. Il était amoureux de Paris et ce serait probablement pour lui aussi difficile de faire ses valises que de devoir quitter la femme de sa vie. Joshua n'était pas en mesure d'envisager une telle option. Mal à l'aise, il décida d'embrayer sur un autre sujet :

« Il y a plusieurs semaines que je voulais te poser la question.

— Laquelle ?

— J'aimerais voir à quoi ressemble celui qui relit et critique mes nouvelles.

— Ah... Ma foi, cela risque d'être compliqué, avoua David.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il refuse de te rencontrer – je le lui avais déjà proposé. »

L'Américain haussa les sourcils, surpris.

« C'est très étonnant. Cela fait presque dix mois que cette personne me lit : son avis est devenu précieux pour moi, et elle refuse de me rencontrer ?

— En vérité, je m'en doutais un peu ; il a besoin de sa part de mystère et aussi de conserver son sens critique détaché de toute amitié ou inimitié.

— Je n'ai même pas le droit de connaître son nom ?

— Cela te donnerait beaucoup trop d'indices », ironisa David.

Joshua sourit.

« C'est quelqu'un de ton travail ?

— Tu crois que je ne te vois pas venir avec tes questions d'inquisiteur ? riposta aussitôt le père de famille.

— C'est quoi son métier ? Il vit à Paris ? C'est quand même pas un de tes gamins !

— Je ne te dirai rien.

— T'es pire qu'un Soviétique ! » plaisanta Joshua.

David, souhaitant écarter la discussion de ce point sensible sur l'identité de ce mystérieux inconnu, bifurqua sur une nouvelle piste :

« Tu m'avais dit qu'il te manquait un tableau pour décorer l'entrée de ton appartement.

— Oui, confirma l'écrivain.

— Je pense avoir trouvé quelque chose qui pourrait convenir ; j'ai demandé au commissaire de l'exposition de le mettre de côté. Si tu n'en veux pas, je lui dirai de le remettre à la vente.

— Tu ne pourrais pas le prendre pour chez toi ?

— Trop cher ; on n'a pas les mêmes moyens, fiston.

— Combien ?

— Cinq cents francs.

— Et ça représente quoi ?

— Ça s'appelle *Les Gondoles à Venise* et ça a été peint par un certain Raymond Allègre. Il est mort cette année. »

Joshua évalua la proposition. Il avait l'habitude de faire confiance à David sur ses goûts artistiques – et des gondoles, cela apporterait un peu de romantisme à son intérieur trop masculin.

« OK, je le prends, affirma-t-il en se saisissant d'une autre cigarette qu'il alluma dans la foulée.